

# HOMMAGE DE LA SFHM

## In Memoriam Danielle Gourevitch (1941-2021)

par Pierre L. THILLAUD\* et Philippe CHARLIER\*\*



Le 13 juin 2021, à l'âge de 80 ans, Danielle Gourevitch nous quittait au terme d'une fulgurante évolution de ce qu'il est convenu d'appeler une longue maladie. 2021, cela faisait très exactement 50 ans que Danielle Gourevitch participait activement à la vie de la SFHM, et près de 15 ans qu'elle faisait vivre notre revue : *Histoire des sciences médicales*. Il y a cinquante ans, Danielle Gourevitch était déjà Élève diplômé de la IV<sup>e</sup> section de l'École Pratique des Hautes Études (1965). Il y a cinquante ans nous faisons

---

Séance du 15 janvier 2022

\* pierre.thillaud@wanadoo.fr

\*\* ph\_charlier@yahoo.fr

connaissance. Cet hommage, nous avons choisi de le prononcer à deux voix. Deux voix qui lui furent familières, chacune portant témoignage d'une même amitié sincère, fidèle et souvent complice qui ne diffère qu'en temporalité. La première sera celle d'un compagnon de « classe » puis de route ; la seconde, celle du meilleur élève que tout enseignant rêve d'avoir, au point d'en faire un véritable ami.

Native du Morbihan, Danielle Gourevitch intègre à l'âge de 20 ans l'École Normale Supérieure pour en sortir, en 1964, agrégée de Grammaire. L'année suivante, elle entame sa carrière de professeur au lycée de jeunes filles de Fontainebleau. En 1966, elle séjourne à Rome comme pensionnaire de l'École française. Trois ans plus tard, et durant 20 ans, elle enseigne à l'université de Paris X-Nanterre. Entre temps, en juin 1981, elle soutient une thèse de doctorat ès-lettres intitulée : *Recherche sur l'idée et sur le vécu de la santé et de la maladie dans le monde gréco-romain aux époques hellénistique et romaine*. Cette étude fut distinguée par une mention très honorable et publiée trois ans plus tard dans la Bibliothèque des Ecoles françaises d'Athènes et de Rome (BEFAR)

Je me souviens fort bien de ces jeudis après-midi passés à la IV<sup>e</sup> section, souvent placés côte à côte au beau milieu des auditeurs venus d'horizons les plus divers, se serrant autour d'une immense table qui occupait à elle seule l'essentiel d'une minuscule pièce voisine de la prestigieuse salle Gaston Paris. Tout au long des années soixante-dix, nous écoutions ces conférences animées un temps à deux voix, celles de Pierre Huard (1901-1983), le fondateur, et de Mirko Drazen Grmek (1924-2001), son dauphin qui à partir de 1973 officiait seul. C'est ainsi que Danielle Gourevitch découvre sa passion de la femme antique, et que je m'engage en paléopathologie.

Le 30 septembre 1989, se préparant à succéder à notre maître commun, Mirko D. Grmek, la IV<sup>e</sup> section attribue à Danielle Gourevitch une direction d'études dédiée tout entière à l'histoire de la médecine. C'est dans ces circonstances qu'elle me confie très amicalement la charge d'une conférence destinée à l'enseignement de la paléopathologie qui, durant près de 20 ans, jusqu'en 2008, sera la seule tribune pédagogique jamais offerte à cette discipline médico-historique qui m'est chère. C'est dans ce cadre que nous accueillerons comme élève, en l'an 2000, un jeune étudiant en médecine, Philippe Charlier.

Près de 20 ans durant, Danielle Gourevitch invita ses nombreux auditeurs de la IV<sup>e</sup> section à la suivre dans la découverte et l'exploration de l'histoire des femmes, de la gynécologie et, plus largement, de la médecine dans l'Antiquité. Elle le fit, comme elle était : rigoureuse, exigeante, redoutable

parfois mais également généreuse et d'un soutien indéfectible pour ceux qu'elle estimait dès lors qu'ils partageaient sa droiture intellectuelle. Comme pour consacrer cet enseignement délivré en Sorbonne, Danielle Gourevitch est invitée en 2002, à titre de « membership », par l'université de Princeton en son École des études historiques. De fait, ses recherches en histoire de la médecine faisaient déjà autorité bien au-delà de nos frontières. C'est également en 2002, le 23 mai, que le somptueux péristyle de la Sorbonne servit d'écrin à la remise de sa Légion d'honneur. Des honneurs et des distinctions, Danielle Gourevitch en reçut depuis son adolescence et tout au long de sa carrière universitaire : lauréat du Concours général (1957) ; chevalier des Palmes académiques (1993) puis officier (1998) ; lauréat de l'Académie de médecine en 1999 ; de l'Académie des inscriptions et belles lettres, et de la faculté de médecine de Gand, l'année suivante. C'est cette même année 2020 que Milan l'accueille comme Professeur d'honneur de son Université ambrosienne.

En 2008, Danielle Gourevitch se trouve à son tour mise à la retraite. Mesure administrative aussi indiscutable que funeste. Cette direction d'études si chèrement créée par Pierre Huard en 1966, change de visage ; à vrai dire c'est toute la IV<sup>e</sup> section qui après avoir vaillamment résisté, quarante ans auparavant, aux chants des sirènes « soixante-huitardes », change radicalement de nature. Durant les deux années précédant son départ, ses élèves, ses collègues et ses amis lui témoignaient leur reconnaissance et leur amitié en lui offrant pas moins de trois séances d'hommage. La première, organisée par le Dr Wyplosz, se tenait en l'hôtel des Trois Collèges ; une autre, orchestrée par Véronique Boudon (CNRS) et Véronique Dasen (université de Fribourg) se déroulait avec la complicité de son ami Guy Cobolet, à la BIUM. Hommage au cours duquel lui étaient offerts des *Mélanges* ; une troisième enfin, que j'ai eu le plaisir de conduire, se déroulait en 2007 lors d'une séance de la SFHM.

Danielle Gourevitch appartenait à de nombreuses sociétés savantes, à la Société des études latines et à l'Association pour l'encouragement des études grecques, bien sûr. Mais également à la Société des antiquaires de France comme Associé correspondant national. En 1991, elle devient membre du Comité national d'histoire des sciences et, en 1997, membre effectif de l'Académie internationale d'histoire des sciences. Deux autres sociétés furent également chères à son cœur : la Société d'histoire de l'Art Dentaire et la Société Française d'Histoire de la Médecine.

Danielle Gourevitch témoigna pour la SFHM d'un véritable attachement. Si sa première communication ne date que de 1989, elle ne cessera dès lors

de proposer régulièrement quelques aspects de ses recherches sur son sujet de prédilection tout entier consacré à la femme et à Rome, sans toutefois s'interdire quelque autre thématique plus inattendue, l'iconodiagnostic en particulier qu'elle explora de manière magistrale avec la complicité de M. D. Grmek dans un premier temps, puis avec Philippe Charlier. Elle avait une manière toute personnelle de nous faire partager son savoir. Je la revois tenant à deux mains ses feuillets, bien droits devant elle, donnant l'impression d'une lecture servile alors que tout n'était dans son propos qu'interprétation synthétique et pleine de clarté de son texte qui s'en trouvait rendu qu'à l'état de prétexte. Nombreux sont ceux qui s'y sont trompés. Lui faisant part un jour de cette perception qui me paraissait lui être défavorable, elle me répondit en deux temps. Le premier fut de me dire : « que c'était ainsi ... » ; le second, de me glisser une forme de « coquetterie » en réaction à l'omniprésence des « Power Point » ...

À la fin des années 90, Danielle Gourevitch s'impliqua plus encore dans la vie de notre Société. Comme membre du conseil d'administration, elle prit une grande part dans l'animation de la commission du Centenaire en 2002. Le soutien qu'elle m'apportait alors dans la réalisation de la médaille de la SFHM fut déterminant. Éluée Présidente le 25 février 2006, c'est encore grâce à son amical soutien que nous organisons en mai 2007, une mémorable sortie transpyrénéenne en Pays Basque qui transporta bon



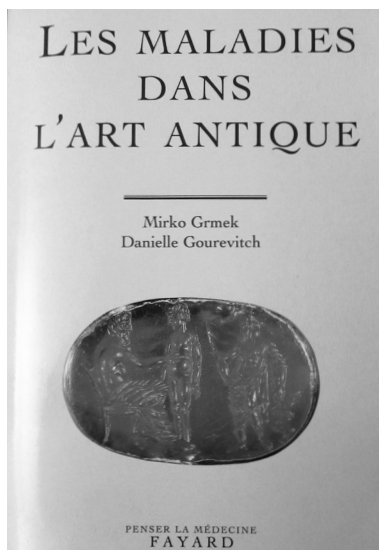
2007

nombre de nos membres, et toute la famille Gourevitch, entre Hendaye et Bilbao. En 2014, devenu à mon tour Président, c'est encore son autorité morale, la force de ses convictions et notre complicité fort ancienne qui me permirent d'engager la SFHM dans une grande réforme éditoriale marquée par la création d'un supplément électronique illustré à notre revue. La *e-SFHM* publiera en début d'année 2021 sa dernière contribution, une magnifique monographie rédigée en collaboration avec notre secrétaire général, Jacques Chevallier, proposant un « Essai d'iconodiagnostic sur les portraits du Fayoum ».

\* \* \*

Il peut paraître assez paradoxal de parler de vous, Madame, dans un musée que vous n'aimiez pas particulièrement. Je vous revois froisser votre nez à l'évocation de ces fétiches, de ces masques africains, de ces poupées « vaudou », de ces statuettes aux cheveux en toiles d'araignées, de ces peintures aborigènes du temps des rêves qui ne vous enthousiasmaient pas beaucoup. Mais votre curiosité rejaillissait toujours au bout d'un certain temps, par exemple quand je venais vous voir avec la photographie d'une statue mexicaine à la forte angulation rachidienne en vous proposant un diagnostic de mal de Pott, ou avec celle d'un manuscrit éthiopien dont un ange présente un strabisme convergent évident. L'icono-diagnostic, dans lequel vous étiez tombé avec Mirko Grmek il y a bien longtemps, avec ce maître ouvrage qu'est *Les maladies dans l'art antique*, a alors trouvé des développements dans ce que vous appeliez « l'art primitif » et qu'il convient ici d'appeler « les arts extra-occidentaux ».

Il y a bien longtemps, déjà, que j'ai pris conscience de cette incroyable chance d'avoir croisé votre route, mis mes pas dans les vôtres et avoir été votre élève. Nous nous sommes connus il y a plus de vingt ans, maintenant, autour d'ex-voto en forme d'utérus, d'époque étrusque. Des objets étranges, en terre-cuite, pourvus d'haustrations, de reliefs

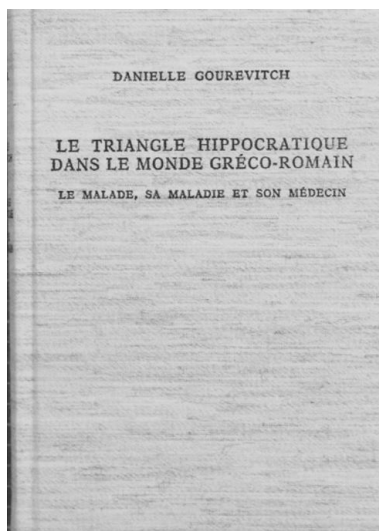


1998

bizarres, de grelots parfois, qui, dans nos mains, prenaient vie. J'entends par là : devenaient des objets intelligibles, compréhensibles, porteurs de sens, racontant une histoire, celle des croyances et des rituels des mondes étrusques, grecs et romains. Je me souviens d'un matin, au centre Châtelet, cette antenne de l'École Pratique des Hautes Études, lorsque j'ai étalé devant vous ces photos noir et blanc de matrices, d'utricules, de pessaires, de vessies, d'embryons, de réseaux lymphatiques (en terre-cuite), vos yeux brillaient, vos mains s'agitaient, et vos idées fusaient... à un rythme trop rapide pour le jeune étudiant en médecine que j'étais.

Quelle chance, Madame, d'avoir pu être votre élève. D'avoir pu profiter, jour après jour, sans aucune modération – pourquoi se priver d'un tel plaisir ? – de votre enseignement, de votre dynamisme, de votre insatiable curiosité, de votre culture inouïe, de votre gentillesse totale... et de votre exigence. Ce mot (*exigence*) est tout sauf négatif : vous avez porté les élèves et tous vos collaborateurs sans cesse vers le haut. Vous les avez stimulés, vous avez fait germer en eux la bonne idée, dans une maïeutique aussi philosophique et pédagogique. Vous avez fait mûrir ceux qui travaillent avec vous. Je me souviens du jour où j'ai lu, pour la première fois, dans la bibliothèque de l'École française de Rome, *Le triangle hippocratique dans le monde gréco-romain* (1984) : au bout de quelques pages, tout de suite, je me suis dit : voilà exactement comment l'on doit écrire un livre. Tout y est : le style, la fertilité des sources, la pertinence de l'esprit critique.

Dans cette votre chère Antiquité gréco-romaine, il était de coutume de penser que les morts n'étaient pas véritablement morts lorsqu'on prononce encore leur nom. Et c'est exactement votre cas. Vos livres – de référence, et je ne pense pas qu'aux *Maladies dans l'art antique* (1998), vos articles, vos catalogues d'exposition (*Au temps d'Hippocrate* (1998), *Maternité et petite enfance en Gaule romaine* (2003), *Au temps de Galien* (2018), pour n'en citer que trois) sont autant de petits morceaux de vous qui survivront et entretiendront votre vitalité intellectuelle. Universitaire.



1984



Académique. Et puis ces deux ouvrages de vous que j'ai eu l'honneur d'accueillir dans ma collection, chez De Boccard : *Pour une archéologie de la médecine romaine* (2011), et *Étude sur la peste de Galien* (2013). Enfin, il y a eu les actes des colloques de pathographie, tous les deux ans. Vous n'en avez raté aucun : Loches, Bourges, Bergues, Saint-Jean-de-Côle, Nancy, Paris. Vous avez assuré la relecture de plusieurs des actes, et l'édition des textes avec dextérité et une poigne... de velours.

En quelques mots, d'autres images de vous : Michel et vous, sur la plage, en train de faire des mots croisés... en grec ancien (je n'étais pas là, bien évidemment, mais vous m'avez raconté cette scène – mythique – de votre rencontre). Votre remise de la Légion d'honneur, par votre père, dans le Grand escalier de la Sorbonne. Vos séminaires, dans la petite salle exigüe et surchauffée, l'été, mais aussi glaciale, l'hiver, de l'EPHE. Une rencontre, avec Donatella Lippi, autour des restes momifiés des Médicis, dans une petite salle de la bibliothèque Inter-Universitaire de Médecine. Les séances de la Société Française d'Histoire de la Médecine, à vos côtés (sauf quand vous étiez présidente !), dans la salle du conseil de la faculté de médecine, les samedis après-midi. Votre venue à mon mariage, et à la naissance de chacun de mes trois enfants. Et ces heures de travail dans votre immense appartement, surchargé de livres, de manuscrits, de bibelots, depuis le salon jusqu'à votre bureau à l'autre bout. Des heures de bonheur, de lecture, de relecture, de voyage dans le temps.

Vous savez, pour ceux qui croient que la mort n'est pas une fin – et je suis de ceux-là –, je vous espère et vous imagine déjà en *symposium* (au sens grec du terme) avec ce cher Galien, ce cher Soranos d'Ephèse – que vous connaissez si bien –, ce cher Hippocrate et les membres distingués (et désormais identifiés !) de la Collection Hippocratique. Nul doute qu'après avoir appris d'eux, au cours de votre intense carrière académique, maintenant ce sont eux, les antiques, qui vous demandent : « Dites, Danielle Gourevitch, qu'avez-vous vu ? »